

Objektyp: **Issue**

Zeitschrift: **Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande**

Band (Jahr): **63 (1927)**

Heft 3

PDF erstellt am: **18.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'ÉDUCATEUR

DIEU

HUMANITÉ

PATRIE

SOMMAIRE : PIERRE BOVET et ALBERT CHESSEX : *Dieu, Humanité, Patrie.* — *Nos hors texte.* — ALBERT MALCHE : *Le savoir pestalozzien.* — GOTTFRIED BOHNENBLUST : *Le monument du centenaire.* — EDOUARD CLAPARÈDE : *La grandeur de Pestalozzi et le devoir qu'elle impose.* — PARTIE PRATIQUE : ALICE DESCOEUDRES : *Concours Pestalozzi (Une réponse qui n'en est pas une).* — HENRI JEANRENAUD : *Pestalozzi à Stans.* — *Pour le Neuhof.*

DIEU, HUMANITÉ, PATRIE

Ces trois mots qui, dès l'origine, figurent au frontispice de ce journal et qui servent de devise à la Société pédagogique romande, formulent si bien l'inspiration de Pestalozzi qu'ils s'imposent à nous pour ouvrir ce numéro, notre modeste mais fervente contribution aux hommages rendus à sa mémoire.

Dieu, non pas celui d'une théologie, ni même d'une confession, *l'humanité*, non pas selon le dogme d'une philosophie, ou le cri de guerre d'une politique, la *patrie*, non pas restreinte aux limites d'un parti ou d'une classe, — Dieu, l'Humanité, la Patrie, trois idéals, — trois amours plutôt, chacun dans toute sa grandeur, sur des plans différents sans doute, mais dans une intime relation réciproque et empruntant tout leur sens à l'expérience fondamentale de la famille : Dieu élevant et transfigurant l'Humanité et la Patrie, l'Humanité et la Patrie donnant à l'aspiration religieuse un objet prochain qui provoque à l'action et qui touche le cœur.

Nous avons besoin, après avoir tant parlé de la méthode — qui pourtant n'est qu'une voie d'accès — de nous replacer en présence du but et de nous laisser mouvoir par les inspirations.

Jusqu'à hier le nom de Pestalozzi, pour quelques-uns de ses compatriotes qui ne le connaissaient pas, — nous avons honte de le dire, mais il n'est pas inutile qu'on le sache, — a exhalé une vague odeur d'ennui. Il y a des gens pour lesquels il a été associé à ce que l'école avait de vieillot et de pédant ! Il est tragique de constater que cela a pu être, mais il est réjouissant de penser qu'il n'en sera plus ainsi. Le présent centenaire, grâce au beau livre de M. Malche, ne sera pas inutile.

Avions-nous des excuses à notre ignorance ? Ses livres sont pour nous illisibles, mais Socrate ou saint François, que nous ne

lisons pas non plus, sont-ils pour cela méconnus ? Les disciples, à travers tout le dix-neuvième siècle, nous ont empêché de voir le maître dans l'éclat paradoxal de son génie d'ami des hommes, de patriote et d'homme de Dieu. On nous a trop parlé pédagogie, on n'a pas assez fait rayonner devant nous la splendeur de son exemple.

Dans ce journal d'instituteurs, — avant que de plus savants parlent didactique et histoire, — nous tenons à rendre hommage à l'idéal et à l'inspiration d'un homme qui fut bien plus qu'un théoricien de l'éducation.

Comme pédagogue, Pestalozzi est difficile à comprendre. Peut-être, de son vivant même, ceux qui l'ont compris l'ont-ils surtout mal compris. Lui-même chercha et se chercha jusqu'au dernier moment : « Empirik ist der Weg meines Lebens ».

C'est d'ailleurs — si paradoxal que cela soit — une des raisons pour lesquelles la pensée de Pestalozzi restera toujours vivante. Nos devanciers ont souligné la place d'honneur qu'il faisait à l'intuition. Nous sommes frappés, nous, de celle qu'il donne à l'activité de l'enfant, à l'observation psychologique, à l'expérimentation didactique. Comment ne pas penser que nos après-venants trouveront encore en lui les vérités qu'ils auront, eux, pour mission de mettre en lumière ! Chaque génération aperçoit la force qui est en lui à travers ses connaissances et ses préoccupations propres. Cela n'arrive qu'en face des plus grands, de ceux qui ont vraiment vécu d'une vie qui, n'ayant pas eu pour inspiration une formule, ne se laisse emprisonner en effet dans aucune.

« Je veux psychologiser l'éducation ». S'il n'avait voulu que cela, Rousseau aurait un bien plus grand nom que lui dans l'histoire de la pédagogie : comme ses idées dans ce domaine sont plus nombreuses et ses formules plus claires que celles de Pestalozzi ! Mais non, nous lui devons tout autre chose. Rousseau a enrichi notre sensibilité en lui révélant la nature. Pestalozzi lui a fait un plus beau don encore, plus essentiel pour l'intelligence des réalités divines et humaines : il a donné à tout le XIX^e siècle l'amour de l'enfant.

Certes nous ne prétendons pas qu'il ait été le premier à se sentir une grande tendresse pour les petits, ni même à savoir la dire en des termes qui trouvent dans nos âmes un écho profond. Telle page de Luther, telle autre de Comenius — pour ne citer que ces deux-là — a le même accent moderne et témoigne des mêmes intuitions. Mais ils sont plus loin de nous : à travers le père Girard et

Frœbel, c'est la voix de Pestalozzi que nous avons entendue.

L'amour qu'il porte à l'enfant révèle Pestalozzi à lui-même : « O Dieu ! mon Créateur, conserve-moi la seule force que tu m'aies donnée, conserve-moi mon amour ! »

Et l'amour symétrique de l'enfant pour sa mère lui confirme Dieu : « Les sentiments d'amour doivent s'être développés en moi avant que je puisse les reporter sur Dieu. Ils ont surtout pour point de départ les relations qui existent entre le petit enfant et sa mère ».

Pestalozzi fut un grand éducateur. Mais écoutons-le :

« L'enseignement en lui-même ne produit pas l'amour. Ce n'est pas le principe essentiel de l'éducation ; c'est l'amour qui est le principe. Lui seul est une éternelle émanation de la divinité en nous. »

Ne laissons plus obscurcir cette découverte. Tâchons, comme lui, de rendre notre amour de l'enfant aussi intelligent que possible, mais — dût-on nous accuser de sensiblerie — ne faisons rien dans nos systèmes d'organisation scolaire ou de réformes didactiques qui ne soit inspiré par « le principe essentiel de l'éducation ».

Pour l'essentiel, cent ans après la mort de Pestalozzi, il y a encore tant, tant à faire.

La Rédaction de « L'Éducateur » :

PIERRE BOVET

ALBERT CHESSEX.

NOS HORS TEXTE

Nous avons le privilège d'offrir à nos lecteurs deux portraits de Pestalozzi qui sont, sauf erreur, entièrement inédits. C'est la reproduction de deux pastels qui ne sont signés ni l'un ni l'autre, mais dont l'authenticité ne saurait être mise en doute.

Celui que nous donnons en couleurs est la propriété de M. et Mme Hauser-Paris à Colombier (Neuchâtel). Il a toujours été dans la famille Paris et provient du Dr Pasteur, qui fut médecin à Yverdon et à Payerne au commencement du siècle et qui est un des ancêtres de Mme Hauser-Paris.

L'autre, qui date sans doute des dernières années d'Yverdon, est la propriété de M. Ch. Vodoz, syndic d'Yverdon. Mme Vodoz est la petite-fille de Naef, le collaborateur de Pestalozzi et l'éducateur des sourds-muets.

Nous sommes certains d'être les interprètes de tous nos abonnés en exprimant notre vive reconnaissance aux propriétaires qui, si aimablement, ont mis à notre disposition ces œuvres dont la juxtaposition et le contraste évoquent d'une façon si saisissante la vie de peines, de persévérance et de bonté de celui que nous commémorons.

LE SAVOIR PESTALOZZIEN

Dans la pédagogie de Pestalozzi, le chapitre de l'esprit est celui qui a subi les interprétations les plus diverses. Alors que nul ne conteste plus sérieusement les vues du vieux maître en matière d'éducation morale, beaucoup, aujourd'hui encore, restent mal informés des principes qu'il mettait à la base de l'éducation intellectuelle : l'intuition, d'abord, et ensuite la fameuse triade qu'il a intitulée « nombre, forme et mot ».

La plupart des commentateurs n'ont pas cru devoir pénétrer le sens exact de ces formules. Les uns, en insistant sur l'intuition conçue en gros par eux comme l'élaboration de l'esprit par les sens, ont négligé la suite comme une fantaisie, un engouement paradoxal et mal explicable de Pestalozzi pour certains exercices plutôt fastidieux. Les autres ont relevé l'écart qui existe entre ses principales exigences didactiques et ce qu'on sait de sa pratique à Yverdon. Plusieurs ont souligné aussi, ce qui est facile, ses variations d'une époque à l'autre ou ses contradictions dans un même texte. Tout cela semble malheureusement fondé. Il est vrai que le vocabulaire philosophique dont se sert Pestalozzi prête à confusion : « Depuis l'âge de vingt ans, je me suis complètement brouillé avec la philosophie », écrit-il. C'est un empirique, un expérimentateur : « Mes théories, dit-il en un autre endroit, ne sont pas autre chose que le fruit d'expériences décisives. » Il est non moins vrai que ce qu'il proclame capital en 1801, dans son livre *Comment Gertrude instruit ses enfants*, il l'altère profondément dans la seconde édition de 1820, pour le renier, sous l'influence de Schmid, dans le *Chant du cygne*. Les critiques sont bien excusables de n'être pas plus royalistes que le roi.

Cependant, il serait sans exemple que, dans un système pédagogique dont on reconnaît la haute portée, une seule partie, la plus scolaire, fût manquée et sans intérêt. On peut et on doit essayer de dissiper le malentendu. Dans la mesure où on y réussira, on éclairera la didactique de Pestalozzi, on la rendra plus intelligible et on la replacera dans l'ensemble de son œuvre comme une pièce solide, indispensable.

Essayons donc. Sans doute, dans l'immense héritage du maître, on pourrait trouver des problèmes plus émouvants et plus humains. Celui-ci est un peu sec. Mais où le traiter sinon dans une revue de spécialistes où les questions techniques sont à leur place ?

* * *

En ce qui concerne l'intuition pestalozzienne, on en a méconnu

généralement la portée parce qu'on n'a pas assez tenu compte des idées générales de Pestalozzi sur l'homme. Il le conçoit comme doué par son Créateur lui-même, de forces créatrices. Dans le monde, qui est occupé à réaliser l'ordre de Dieu, l'être humain ne fait pas exception : il naît pour la vie, il reçoit avec la vie la faculté de se développer spontanément, de mûrir, de transmettre à son tour la vie éternelle. Pour cette existence de nature, nul besoin d'éducateurs ; le sauvage y réussit mieux que nous. Toutefois, la civilisation nous impose des tâches de plus en plus complexes. L'homme moderne doit atteindre en peu d'années un haut degré de perfectionnement social et moral. Il faut donc hâter les étapes de la nature, aider l'enfant à devenir un bon adulte, mais non sans prendre bien garde de respecter en lui cette nature qui en sait plus que nous et qui est sa première éducatrice. Etudions-la, apprenons à suivre ses voies et, là-même où nous la dépassons, sachons agir dans sa ligne.

Envisagée sous l'angle plus restreint de l'esprit, l'activité naturelle de l'enfant c'est l'intuition. Comme l'individu tout entier, notre esprit est essentiellement actif, puisque créateur. Il ne subit pas passivement les influences du dehors qui, à force de le presser et de l'envahir, finiraient par faire de lui une âme neutre, une sorte de résultante. Il ne ressemble pas du tout, cet être spirituel, à la statue de Condillac ; ou, du moins, la statue a été dotée par le sculpteur, avant sa première perception, du pouvoir d'agir, de réagir, de choisir, de se créer, en un mot, un monde intérieur à sa guise. Les matériaux de cette vie psychique, il va sans dire que nous les empruntons en grande partie aux données de nos sens, donc au monde extérieur ; mais l'armature et la disposition sont bien à nous.

On le voit, l'intuition est une activité mentale qui varie selon les individus. Nous ne sommes nullement semblables, même si les stimulants ont été pareils et en égale quantité. L'enfant est un être original ; chacun est unique et nous devons considérer cet avantage comme un bien souverain qu'il convient de sauvegarder précieusement.

L'intuition suffit surtout à la vie primitive : sentiment de soi-même, perceptions plus ou moins obscures des objets et du monde environnant, voilà ses acquisitions au début. Elles ne vont pas assez loin, c'est bien évident, mais leur valeur est inestimable ; elles sont riches de vie, elles possèdent une puissance élémentaire, une réalité, une présence qui font d'elles le fondement indestructible de la pensée. L'homme pense juste dans la mesure où ses

opérations mentales plongent dans le sous-sol intuitif. L'intuition est le contrôle du vrai : par elle, nous communions, nous créatures, avec les autres choses créées. «Roc massif», dit Pestalozzi : «toute l'éducation de l'esprit doit être bâtie dessus ; mais si la base qui unit le château à la roche vient à céder, ne fût-ce que de quelques lignes, tout s'écroule !»

Nous sommes maintenant en mesure de comprendre les griefs de Pestalozzi contre l'instruction traditionnelle. Elle commet le crime contre l'esprit qui est de sauter du roc au toit pour bâtir dans les nuées, loin des vérités fondamentales que seule prépare l'intuition. La haine du livre, de l'imprimé, du verbal, éclate d'un bout à l'autre de cette œuvre consacrée, sauf ce point, au plus pur amour. C'est qu'en rompant le contact avec la terre, l'école a tué le divin qui était en nous, elle a coupé à sa racine tout espoir de belle floraison humaine.

* * *

Comment échapper à ce vice de méthode ?

Ici survient, comme on s'y attend, le second moment de la didactique pestalozzienne. En effet, pour ne point se perdre dans les nuages, il s'agit de trouver le passage qui conduit de l'intuition sensible à la pensée abstraite sans rien sacrifier en route. Si on passait d'emblée aux diverses matières d'enseignement qui figurent au programme scolaire, ce serait prématuré : d'où verbalisme. Il faut viser moins haut. Ces matières ne contiennent pas « les éléments de l'éducation intellectuelle ». Il faut chercher le gradin du savoir qui pose immédiatement sur l'intuition.

Pestalozzi peina longtemps sur cette difficulté. La psychologie de l'induction n'était pas faite ; on ne parlait ni d'expérience sensible ni d'idées concrètes. Peu à peu, à force de tâtonnements en classe, il imagina des séries d'exercices intellectuels très simples sur les lignes, les mesures, le vocabulaire, les rapports de quantité, si bien qu'un jour il fut amené à penser que le degré qui lui manquait devait être occupé par des activités groupées principalement autour de l'étude du mot, de la forme et du nombre. Pourquoi ? Parce que ces opérations mentales sont les plus proches de l'intuition et restent chargées de réalité tout en participant déjà de la pensée logique.

Parler, se servir de mots, c'est assurément recourir aux signes abstraits ; et pourtant, lorsqu'on prend soin de laisser ces signes tout près de la chose signifiée, ils l'évoquent presque aussi richement que la présence réelle. De même, à condition toujours de ne pas quitter l'expérience, mesurer, dessiner, dénombrer sont des

actes qu'un rien sépare de l'intuition. Ainsi, point d'hiatus, la réalité encore : et pourtant une libération d'un degré vers la raison. Des séries de caractères abstraits sortent facilement de ce savoir primitif, et on voit s'esquisser les linéaments d'une pensée qui deviendra « majeure » lorsqu'elle s'affranchira sans déchet du support matériel dont elle aura reçu sa force.

Ce support, Pestalozzi ne consent à en débarrasser l'enfant qu'avec une lente prudence. Il multiplie les procédés de calcul, de lecture, d'écriture, ces mille moyens matériels, ces jeux didactiques qu'il ne cessait d'inventer et que tous les pédagogues après lui, jusqu'à nos jours, n'ont fait que perfectionner.

Pestalozzi a ouvert les voies à Froebel qui a travaillé deux ans sous sa direction, à Mme Montessori, à la Maison des Petits, à l'École Decroly, à tous ceux qui travaillent au degré élémentaire. Il a créé ce degré où il n'y avait rien et il lui a fourni ses méthodes. Or c'est précisément là que l'école active allait naître et trouver son plein rendement. Est-ce l'effet d'un hasard ? Non point.

Là où le savoir, élaboré et codifié par une longue tradition, remplit les programmes et doit être transmis en un temps calculé, il n'est pas question, sauf changements souhaitables, d'user des méthodes expérimentales.

Mais Pestalozzi a préservé une zone de début où l'enfant rencontre les objets simples et leurs propriétés élémentaires sur quoi l'humanité a fait son apprentissage, et qu'il va utiliser à son tour comme instruments de pensée. L'enfant a le temps de tourner et retourner les difficultés, de manipuler, de s'aiguiser l'esprit sur ces problèmes : c'est son programme. La quantité des acquisitions importe moins ici que la formation mentale par l'exercice, par l'activité, la recherche.

Je crois fermement que si l'école active a trouvé son meilleur terrain dans l'enseignement primaire, on le doit à la conception particulière que Pestalozzi se faisait du savoir. Bien entendu, je ne ferme pas les yeux sur certaines inconsistances de sa trouvaille, et, d'autre part, je n'oublie pas qu'à l'origine d'une si vaste réforme il y a bien des causes. Mais, sans le coup de génie qui a indissolublement lié le savoir scolaire à l'expérience, les autres causes toutes seules n'eussent pas amené l'école où elle en est.

* * *

En terminant, remarquons que si Pestalozzi a pris soin de subordonner l'acquisition des connaissances à l'activité de l'es-

prit, c'est non seulement par souci de psychologie et de méthode, c'est aussi en liaison avec ses principes d'éducation morale et sociale.

L'instruction n'est qu'un mot. Savoir peut n'être rien ; tout dépend de la manière de savoir. Les connaissances d'origine verbale sont mortelles pour l'esprit et le caractère. Au contraire, la vie intellectuelle sans cesse en éveil, voilà une excellente hygiène mentale et morale. Celui qui reçoit un savoir de seconde main n'est qu'un esclave soumis à l'opinion d'autrui : sa pensée et sa moralité sont nulles. Celui qui conquiert sa vérité, qui va aux sources, qui cueille à ses risques et périls la fleur sauvage du vrai dans la forêt de la vie, celui-là est un être libre, riche, utile à l'humanité. La démocratie ne peut compter que sur ces citoyens-là : ils sont les seuls vivants.

Certes, le savoir pestalozzien n'a rien d'encyclopédique ; il est peu étendu. Par contre, il apparaît profond et efficace. Sa valeur humaine est considérable. Il ne s'use pas : chaque génération en recommence la quête pour son compte. C'est bien l'aliment intellectuel qui convient à un peuple libre où tout doit tendre à la volonté et à l'acte.

ALBERT MALCHE.

LE MONUMENT DU CENTENAIRE

Pestalozzi, Goethe et Beethoven sont des mythes : tous les admirent, beaucoup les aiment. Mais si Goethe est lu et joué parfois, si Beethoven émeut des millions d'âmes, Pestalozzi, l'écrivain, lui, est oublié.

Ni ses livres ni ses œuvres ne sont, à l'heure présente, la cause de sa gloire. En mourant sous les coups de la détresse et de la calomnie, il désespérait de sa valeur personnelle, mais non pas de la force de son idée. Et c'est à la victoire de son idée qu'il doit une réhabilitation personnelle sans égale.

Il peut être bon que le mythe vienne remplacer la vision trop nette d'une réalité pénible, inégale, insuffisante. Mais si l'imagination et même l'impulsion morale s'en trouvent satisfaites, la conscience veut savoir. C'est donc avec plaisir que nous donnons ici un aperçu de la littérature récente consacrée à Pestalozzi.

Voyons successivement les œuvres, les lettres, les biographies. Et bornons-nous à ce qui est écrit en allemand. Le livre vivant de M. Albert Malche a déjà trouvé, dans ces colonnes, l'accueil qu'il méritait.

I

Les éditions originales des livres de Pestalozzi étant devenues introuvables, et la maison d'Yverdon sentant un besoin urgent de nouvelles ressources, l'auteur avait confié le soin d'une édition complète à M. de Cotta, l'ami de Goethe et de Schiller, chez qui elle parut, de 1819 à 1826. Mais c'est à Josef Schmid que la besogne ardue de la préparation avait été dévolue. Cet homme dont les qualités ainsi que les défauts sont connus, n'ayant pas été à la hauteur de sa tâche, le succès fut peu édifiant. L'année 1846, centenaire de la naissance, vit paraître bon nombre de livres sur Pestalozzi ; mais il n'y eut de seconde édition complète qu'un quart de siècle plus tard (1869-1876) sous la direction de M. SEYFARTH, édition reproduite de 1881 à 1896, puis de 1899 à 1902. Cette année 1927 verra les premiers volumes de la grande collection nouvelle des œuvres et lettres, préparée par la maison Walter de Gruyter à Berlin. Ce sera une édition complète et critique. Elle a été confiée à des philologues, philosophes et pédagogues tels que MM. Buchenau, Spranger, Wiget et Stettbacher, qui se sont assuré la collaboration d'autorités telles que MM. Albert Bachmann et Corrodi-Sulzer à Zurich. Mais le grand public, désireux de connaître Pestalozzi par ses œuvres, continuera certainement à se servir d'éditions partielles ou d'anthologies. On nous présente, aujourd'hui encore, des bouquets de sentences. C'est agréable à lire et facile à apprécier, mais mieux vaut laisser les œuvres telles qu'elles sont sorties de la main de l'auteur. Notons donc que M. SCHÖHAUS, professeur de pédagogie au séminaire de Rorschach, nous promet une « édition séculaire » en trois volumes in-octavo ; ce sera un choix, comme nous en avaient donné Mann, Natorp et Gurlitt, précédé d'une notice biographique, d'introductions spéciales et d'explications utiles.

Tandis que cette entreprise, due à la maison Höenn actuellement à Landschlacht (Thurgovie), n'est encore qu'une promesse, une autre publication de ce genre vient d'être achevée. Rascher à Zurich nous donne un Pestalozzi également en trois volumes¹, ingénieusement présenté. Le premier, signé par le pasteur WEIDENMANN, docteur en philosophie, à Kesswil, contient le livre qui a fait connaître Pestalozzi comme écrivain, au lendemain de sa douloureuse défaite au Neuhof. Mais M. Weidenmann, persuadé que personne ne lirait le texte entier des quatre parties originales, a totalement supprimé les deux dernières ainsi que les épisodes et

¹ *Pestalozzi's Werk. Eine Auswahl aus seinen Schriften in drei Bänden.* Rascher, Zürich-Leipzig, 1926.

les réflexions qui lui paraissaient superflus, ou même capables de nuire à l'impression d'ensemble. C'est donc un arrangement plutôt qu'une reproduction. Mais ce n'est pas une transformation en drame par exemple, comme d'autres nous en offrent ; M. Weidenmann tient au contraire à dégager le récit et à créer une œuvre purement narrative, instructive par son art plutôt que par la proclamation de ses tendances.

Pour qui sait que ce livre n'est pas destiné à remplacer le texte authentique, mais à faciliter l'accès de milliers de lecteurs plus simples aux trésors d'un grand cœur, le travail de M. Weidenmann est un essai louable et pratique. Ajoutons, du reste, que l'édition de ce même livre, confiée à M. Rudolf HUNZIKER, savant de grand mérite, par l'Association suisse pour la propagation de bonnes lectures, a été vendue en quelques semaines à 10 000 exemplaires et qu'elle paraîtra à nouveau d'ici au 17 février.

Le second volume de cette édition Rascher a comme titre *Idées*. Ici M. Martin HÜRLIMANN, l'auteur d'un livre remarquable sur le siècle des lumières à Zurich, nous fait pénétrer dans la pensée philosophique de Pestalozzi, pensée chaotique et merveilleuse, désordonnée et généreuse. M. Hürlimann a très bien fait de commencer par le *Soir d'un Solitaire*, de 1780, qui est reproduit intégralement, de faire suivre le morceau principal, les *Recherches* de 1797, et d'ajouter divers passages de valeur que lui offraient les autres traités, récits, discours, articles de journaux, lettres et même vers inscrits dans l'album d'un ami de la dernière heure.

Quelques pages du rédacteur de ce volume justifient son choix, en indiquent les sources et font remarquer qu'ici le texte original n'a pas été sensiblement remanié. Et voici la photographie d'un masque de 1809, infiniment douloureux, à l'époque des grands succès... Ces pages se présentent avec une parfaite modestie. Il est d'autant plus agréable d'en souligner le mérite : celui d'avoir su tirer de mille et mille pages tourmentées et tâtonnantes un petit livre clair, précis, poignant.

Enfin le troisième volume de cet excellent raccourci, signé par M. Fritz ERNST, encore un jeune Zuricois plein de talent et de promesses. M. Ernst a donné un livre intéressant sur le classicisme européen et, tout récemment, il a esquissé, dans la *Revue de littérature comparée*, la tradition médiatrice de la Suisse aux XVIII^e et XIX^e siècles. Beau travail qui conclut en attribuant à la Suisse, comme trait caractéristique, « le génie de la compréhension créatrice ». Cette belle faculté n'est point étrangère à

M. Fritz Ernst lui-même. Il a admirablement réussi à nous présenter la vie et l'œuvre de ce sauveur des pauvres, de ce prophète du peuple, de ce père des orphelins, de ce fondateur de la nouvelle école populaire, de cet éducateur de l'humanité. Des notes et souvenirs de Pestalozzi lui-même, d'autres que nous devons à ses amis, à ses collaborateurs, à des observateurs; à des adversaires aussi, sont ainsi réunis pour dessiner la physionomie authentique de l'homme, du citoyen, du chrétien. Des juges tels que Fichte, Spencer et Michelet ajoutent leur mot, et Amiel fait entendre le sien qui est le dernier du livre : « Achevé la biographie de Pestalozzi, histoire lamentable. Les sauveurs sont donc fatalement des martyrs. La douleur seule féconde les idées nouvelles ».

Ce n'est point une idée abstraite, c'est une figure humaine qui nous est ainsi présentée, et c'était la méthode qui convenait à ce génie d'observation et d'intuition. La bibliographie de M. Ernst est riche : de 1776 à 1926 il a scruté les livres et les dossiers, soucieux de n'omettre aucun trait caractéristique, et pourtant de ne nous distraire par rien qui ne fût pas essentiel.

C'est bien plus qu'une mosaïque ; c'est un portrait ¹.

II

Les lettres ne font pas partie de l'œuvre proprement dite d'un écrivain, à moins qu'elles ne soient des lettres fictives, comme celles de la *Nouvelle Héloïse* ou de *Werther*.

Mais elles nous révèlent souvent leur auteur plus directement et plus sincèrement que ne le font les livres écrits pour le public. Les éditeurs ont bien raison de les joindre aux œuvres proprement dites. Seyffarth n'y avait pas manqué ; MM. Buchenau, Spranger et leurs collaborateurs agiront de même.

Mais il n'était point superflu que MM. Hæberlin et Schohaus, en attendant cette collection définitive, nous donnent après M. Walsemann (1909), le sympathique recueil de lettres qui a paru chez Klotz à Gotha, en 1924 ².

M. Paul Hæberlin, le philosophe bâlois bien connu qui nous parlera sous peu, à Genève, de Pestalozzi, introduit ces lettres en

¹ Notons que M. Walter Guyer a réalisé une idée analogue, mais en se servant exclusivement de paroles et confessions de Pestalozzi lui-même. Ce livre, intitulé *Selbstschau*, est donc une nouvelle auto-biographie, complétée et condensée. Le texte est suivi d'explications. Le volume est publié par l'Association pour la propagation de bonnes lectures.

² *Pestalozzi in seinen Briefen. Briefe an seine Braut und an Verwandte. Herausgegeben von Paul Hæberlin und Willi Schohaus. Mit acht Abbildungen.* Leopold Klotz, Verlag. Gotha 1924, 317 S.

parlant de leur auteur en caractérologue critique et positif. Il recherche ses qualités fondamentales sans contester qu'elles ne furent pas les seules causes de ses malheurs. Premier amour, séparation, luttés, nouveaux projets, le foyer, la vie commune : telles sont les étapes qu'éclairent ces documents toujours émus et souvent émouvants. M. Willi Schohaus, dont nous venons de parler, a ordonné ce choix et ajouté des notes explicatives. Huit portraits, dessins et silhouettes complètent le volume qui nous fait voir le pédagogue en état d'enthousiasme juvénile au seuil de l'expérience réelle avant la grande détresse et les grandes conquêtes. Les quelques lettres datant d'une époque ultérieure ne sont qu'un appendice, important, mais à l'état d'esquisse. Toutefois, je me trompe fort ou ces quelques pages, témoins de luttés vécues et de victoires espérées, nous toucheront plus profondément que tous les emportements de ce jeune cœur qui cherchait son bonheur sans se connaître.

III

Passons aux biographies :

On sait que Pestalozzi lui-même, à la veille de sa mort, en a écrit la première et la plus précieuse ¹. Bien d'autres l'ont suivi ² :

Un volume de M. Fritz MEDICUS, l'éditeur et le biographe de Fichte, racontant la vie de Pestalozzi, vient de paraître (Leipzig 1927, Quelle et Meyer). Nous ne l'avons pas encore sous les yeux. Mais nous avons le plaisir d'annoncer trois essais différents d'auteurs suisses : les livres de MM. AEPPLI, Josef REINHART et Max KONZELMANN ³.

Le livre de M. Aeppli correspond à celui de M. Albert Malche cité plus haut : le Comité d'action suisse pour la célébration du centenaire de Pestalozzi a invité ces auteurs à raconter au peuple la vie d'un de ses héros les plus sincèrement dévoués. M. Aeppli s'est acquitté de cette belle mission avec sobriété, mesure et tact. Ses petits chapitres, courts et bons, nous font revivre cette vie douloureuse ; quelques illustrations bien choisies s'insèrent dans ce récit consciencieux et discret, d'une expression simple et — à

¹ *Meine Lebensschicksale...* Leipzig 1826, in-8°.

² Rappelons H. MORF (Winterthour, 1868-89, quatre volumes), Joséphine ZEHNDER-STADLIN (Gotha, 1875), SEYFFARTH (Leipzig, 1876), U. HUNZIKER « *Allgemeine Deutsche Biographie* » (XXV, 1887), NATORP (1905 : voyez aussi Natorp, « *Der Idealismus Pestalozzis* », Leipzig 1919), HEUBAUM, (Berlin 1910).

³ Ernst Aeppli, *Heinrich Pestalozzi. Ein Gedenkbuch*. Orell-Füssli Verlag. Zürich, Leipzig, Berlin, 1926, 233 S. Josef Reinhart, *Heinrich Pestalozzi. Ein Lebensbild dargestellt von J. R. Friedrich Reinhardt*, Basel, 1926, 333 S. Max Konzelmann, *Pestalozzi, Ein Versuch*. Rotapfel Verlag. Zurich und Leipzig, 1926, 240 S.

quelques exceptions près — correct. Ce n'est point chose facile de dire sans façon ce que le lecteur doit savoir de l'histoire politique, sociale, littéraire de l'époque pour bien comprendre ce que Pestalozzi a reçu et ce qu'il a donné. M. Aeppli l'a fait sans prétention, mais avec dignité.

La *Vie de Pestalozzi*, que nous raconte M. Josef Reinhart, est plus riche en détails, plus libre d'expression. Un poète évoque un poète : les deux sont pédagogues, et ils sont fiers et heureux de l'être. Les noms des chapitres nous rappellent Pestalozzi et Gotthelf : ce jeu d'énigmes qu'ils aiment pour attirer l'attention en promettant la solution. En quarante-trois chapitres, M. Reinhart nous fait faire ce chemin : du père si tôt disparu, de la mère, de la fidèle servante, du grand-père, pasteur à Hœngg, jusqu'aux grands de cette terre et aux ennemis de sa vieillesse. Tout ce récit est bien fondé : c'est de l'*histoire* qui est vue par un oeil de poète, et bien qu'elle y devienne plus brillante et plus riche, elle ne cesse d'être vraie. M. Wilhelm SCHAEFER avait déjà transformé cette vie en roman ¹ : c'est un genre dangereux, sans doute, et en mêlant la poésie à l'histoire, on fait facilement tort à l'une et à l'autre. C'est affaire de tact. Qu'on lise par exemple le chapitre qui raconte la mort de l'ami Bluntschli et l'écllosion de l'amour, ou celui sur la vie champêtre d'où jaillira la grande vision, ou les quelques mois vécus à Stans où le héros est si près de réaliser son rêve et l'on rendra justice à cette lucide simplicité, à cette belle chaleur, à cet art sain et vigoureux.

Enfin M. Max KONZELMANN nous offre un portrait de l'homme, de l'écrivain, de l'homme politique, de l'éducateur, de sa personnalité morale et religieuse. M. Konzelmann connaît bien Pestalozzi : ce n'est pas d'hier qu'il s'occupe de lui. En 1918, il publiait, dans la « Bibliothèque suisse » de M. Rascher, un petit choix de ses plus belles pages. Cette fois, il évite toute redite, il laisse aux autres le détail des faits : il trace une silhouette sûre et vivante. Pour MM. Aeppli et Reinhart, l'éducateur se tient au premier plan. Rien de plus naturel. Pour M. Konzelmann, le problème pédagogique n'est qu'un des problèmes qui agitent cette âme inquiète : son problème vital sans doute. Mais l'introversion de cette nature compliquée, éprise de simplicité, se fait pourtant sentir, et c'est à bon droit que l'évolution morale et religieuse, en son intime unité, a inspiré ce pénétrant portraitiste. Cette bonne biographie intellectuelle est une œuvre intelligente, un des meilleurs travaux sur Pestalozzi que nous ayons rencontrés.

¹ *Der Lebensstag eines Menschenfreundes*. 1915, 24^e édition 1923 ; la plus récente vient de paraître.

Disons encore un mot de la conférence que M. Albert SCHÆDELIN, pasteur à la cathédrale de Berne, a faite à Schaffhouse et publiée en plaquette ¹. Exposant brièvement ce qui fut la foi de ce penseur actif, de ce rêveur fécond, M. Schædelin souligne, comme il convient, l'unité de sa foi et de sa charité, l'idéal approfondi de son humanité, l'élément tragique de son sort et la force héroïque de son caractère. Souverainement indépendant de toutes les formes et formules, Pestalozzi non seulement ne renie pas les sources de sa piété, mais il les garde d'autant plus sereines et fortes. Il n'est pas métaphysicien, mais ce sont les vraies larmes des mortels qui l'ont ému. C'est là que la foi fait ses preuves : « La route du ciel, c'est l'accomplissement de nos devoirs sur terre ».

M. Schædelin a bien compris la tension dont souffrait cette âme : violente en son amour du prochain comme en sa déception constante, en sa fière foi comme en son humble abnégation. Mais aurait-il vraiment estimé que « la vie n'est rien » ? Je ne le crois pas. Quel serait alors le sens de tout cet amour, de tout ce sacrifice ? Pestalozzi est tout pénétré de la parole de saint Paul disant que « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et qu'ils parviennent à la connaissance de la vérité ». Cette vérité est pour lui une vérité de tous les hommes, mais aussi une vérité donnant à la vie humaine un sens positif, faisant de sa réalité transitoire un réel symbole de la vie éternelle.

Le monument du centenaire de Pestalozzi est simple et beau, multiple dans sa forme, *un* dans le fond. Il est bon que nous étudions ce maître. Il sera mieux encore que nous le suivions.

Amiel disait de lui qu'il fut un génie sans talent.

C'est vrai. Mais il reste un des génies les plus purs de la charité.

GOTTFRIED BOHNENBLUST.

LA GRANDEUR DE PESTALOZZI

ET LE DEVOIR QU'ELLE IMPOSE

I

Celui que la Suisse entière se prépare à fêter ce mois-ci, comme l'un des meilleurs de ses fils, s'il s'est parfois illusionné sur le cœur des hommes, a été du moins un profond connaisseur de l'âme de l'enfant. Il a compris que tout enseignement devait être soumis aux « lois éternelles » du développement de l'esprit, et ce qu'il cherchait avant tout c'était, selon sa propre expression, à « *psychologiser* l'éducation ». Les psychologues se doivent donc de s'associer

¹ *Pestalozzi's Glaube*, von Pfarrer A. Schædelin, Bern. Separatabdruck aus dem Schweizerischen Evangelischen Schulblatt, 1926, Basel Verlag Walter Lœphtien, Meiringen, 48 S.

sans réserve aux hommages que vont lui adresser les éducateurs de toutes les parties du monde.

Quelle note le « psychologue expérimental » fera-t-il entendre dans ce concert ? M'est avis qu'il ne saurait mieux faire, pour apporter sa pierre à l'édifice élevé en l'honneur de Pestalozzi, que d'essayer de *mesurer* l'importance de son œuvre éducative.

Mais comment « mesurer » la grandeur d'un grand homme ? On pourrait imaginer plusieurs procédés. Je n'en emploierai qu'un, le seul qui s'offre aisément à moi. Il consiste à rechercher, dans les dictionnaires, les encyclopédies et les manuels d'histoire, combien de pages sont consacrées à tel personnage, par rapport à celles consacrées à ses émules. Je ne me dissimule pas ce que cette méthode peut avoir de défectueux, sous le rapport de la précision. J'accorde qu'elle évalue plus encore la célébrité que le génie, car elle tient compte davantage de la valeur que représente actuellement pour nous l'œuvre de tel individu que du progrès, de la variation que celui-ci a manifestée par rapport au milieu dans lequel il vivait. Au moins est-elle entièrement objective. Et j'espère que, dans le cas particulier, les admirateurs de Pestalozzi ne la désavoueront pas, puisqu'elle donne à celui-ci un brillant avantage, met en évidence sa haute stature, et légitime, en fin de compte, l'éclat des journées qu'on prépare à sa mémoire.

Pour établir ma mensuration, j'ai comparé notre héros à 13 autres grands éducateurs de l'époque classique moderne, du XVI^e au XIX^e siècle, et couvrant à peu près trois cents ans, du *De pueris* d'Erasme (1529) à la mort de Herbart (1841). J'ai donc relevé, dans sept ouvrages pédagogiques, le nombre de *pages* (ou, pour les dictionnaires, de *colonnes*) consacrées à Pestalozzi et à Herbart, Fröbel, Kant, Basedow, Rousseau, Fénelon, Locke, Rollin, Comenius, Montaigne, Luther, Rabelais, Erasme. Ces ouvrages sont le *Dictionnaire de pédagogie* de Buisson (1911), l'*Encyclopädisches Handbuch der Pädagogik* de Rein (1903-10), la *Cyclopedia of Education*, de Monroe (New York, 1913), l'*Histoire de l'instruction et de l'éducation*, de F. Guex (Lausanne, 1913), l'*Histoire de la pédagogie*, de G. Compayré (Paris, 1897), le *Disegno storico delle dottrine pedagogiche*, de Marchesini (Roma, 1913), l'*Historia de la educacion y la pedagogia* du jésuite Amado (Barcelona, 1911). J'ai choisi les trois premiers de ces sept ouvrages, parce qu'ils constituent les trois grandes encyclopédies pédagogiques dont la consultation s'imposait ; les quatre derniers, je les ai pris en quelque sorte au hasard, c'est-à-dire simplement parce que je les avais sous la main. Ils ont l'avantage de représenter cinq langues et six pays.

Le choix des 13 éducateurs devant servir de terme de comparaison a été évidemment arbitraire ; j'eusse pu en prendre davantage, ou moins. Il m'a semblé que les auteurs choisis représentent assez bien, dans leur ensemble, la pédagogie classique de l'époque indiquée. Ils sont en tout cas, avec Pestalozzi, les éducateurs le plus longuement cités dans les ouvrages spéciaux. Assurément la plus ou moins grande place occupée dans ces ouvrages par chacun d'eux peut tenir en partie à certaines préférences ou antipathies de l'auteur, ou à des raisons de langue, de nationalité, etc. C'est ainsi qu'on pourrait s'attendre à ce que Pestalozzi, dont les écrits ont été publiés en allemand, tienne une plus

TABLEAU

Nombre de pages consacrées à chacun des grands éducateurs (les pour-cents sont calculés sur le nombre de pages consacrées par chaque auteur à l'ensemble des quatorze éducateurs mentionnés).

	BUISSON %	REIN %	MONROE %	GUX %	COMPAYRÉ %	MARCHESINI %	AMADO %	Moyenne %				
Pestalozzi	95,5	46	10	60	23,3	24,5	15,4	9	10,6	17	21,2	24,6
Herbart	8,5	4,5	7,5	10,6	22,5	0,5	0,3	13,25	15,6	3,5	4,3	11,8
Froebel	25	12	9,5	13,4	12	16,5	10,4	4,25	5	3	3,7	9,2
Kant	7,5	3,6	5,25	7,4	1,6	6	3,7	4,5	5,3	5,5	6,9	4,6
Basedow	3,5	1,7	2	3	3,1	1	0,6	3	3,5	2,5	3,1	2,7
Rousseau	10,5	5	10	14	12	23	14,4	20,5	25,6	15	18,7	13,4
Fénelon	7	3,4	0,75	1	3,1	18,5	11,7	1	1,1	4,5	5,6	3,9
Locke	4	2	4	5,6	4,3	14,5	9,1	12	14,1	3	3,7	5,8
Rollin	8	3,9	0,75	1	1,4	17	10,6	1	1,1	4,5	5,6	3,5
Comenius	9	4,4	12,5	17,6	5,3	11,5	7,2	11	13	6,5	3,1	8,8
Montaigne	4	2	0,75	1	3,5	8	5	1,5	1,3	3	3,7	2,9
Luther	4,5	2,2	3,5	5	3,1	5,75	3,5	2,25	2,6	7	3,3	3,8
Rabelais	3,5	1,7	1	1,4	3,1	7,5	4,6	0,75	0,9	2	2,5	2
Erasmus	15,25	7,5	3,25	5	1,2	4,5	2,3	0,5	0,6	2,75	3,4	2,9
TOTAUX	206	492	71	257	159	85	80					

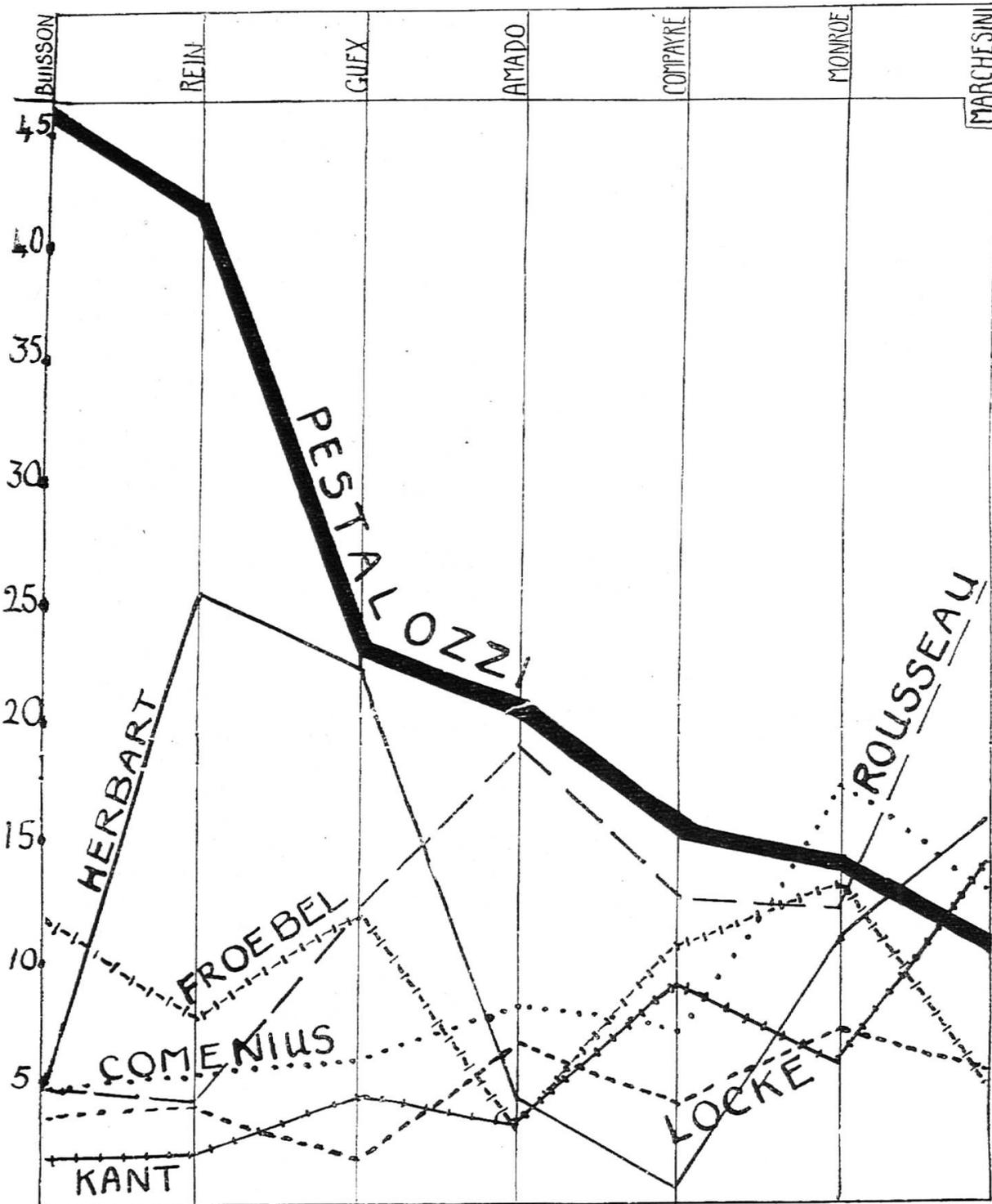


Fig. 1.

grande place dans les ouvrages de langue allemande. Cette cause d'erreur est éliminée par le fait que sur les sept ouvrages consultés, un seul est allemand. D'ailleurs, en se basant sur plusieurs ouvrages provenant de pays différents,

les causes d'erreur que je viens d'indiquer se trouvent neutralisées.

Le tableau ci-après montre les résultats de cette petite enquête. Sur sept ouvrages examinés, nous voyons Pestalozzi arriver cinq fois bon premier, — même chez F. Guex, le disciple fervent de Herbart, où il dépasse celui-ci de deux longueurs de page. — Une fois, dans la *Cyclopedia* américaine, il se classe second, *ex aequo* avec Rousseau. Une fois enfin, dans le manuel italien, il n'a que le cinquième rang, étant dépassé par Rousseau, Herbart, Locke et Comenius.

Pour mieux juger de la position relative de Pestalozzi, nous avons réduit ces résultats en pour-cents (exprimés en graphiques dans la fig. 1). Dans la colonne de droite de notre tableau sont indiqués, pour chacun de nos quatorze grands éducateurs, la moyenne des sept pour-cents obtenus, en sorte que nous avons là des coefficients moyens, permettant de juger de l'importance relative qui leur est en définitive attribuée. Nous voyons que Pestalozzi dépasse haut la main tous ses collègues, et la hauteur dont il les domine apparaît magnifiquement dans la fig. 2.

Si nous convenons de considérer les œuvres de ces quatorze grands éducateurs comme représentant le trésor de la pédagogie classique moderne, nous voyons que la proportion dans laquelle l'auteur de *Léonard et Gertrude* y a contribué, dépasse de beaucoup celle que l'arithmétique attribuerait à chacun. Au lieu de

participer à ce trésor pour 7,1 % ($100 : 14 = 7,1$), son apport est de 24,6 % ; tandis que Rousseau lui-même, qui vient immédiatement après, n'est plus coté que pour 13,4 %. Nous nous félicitons du reste de voir qu'après le grand Zuricois, c'est le citoyen de Genève qui, dans

l'opinion des auteurs pédagogiques modernes, vient en tête des plus éminents théoriciens de l'éducation. Notons encore, en passant, que cinq seulement de nos quatorze personnages dépassent la cote moyenne de 7,1 : ce sont, outre Pestalozzi et Rousseau, Herbart, Frœbel et Comenius. Tous les autres lui sont notablement inférieurs.

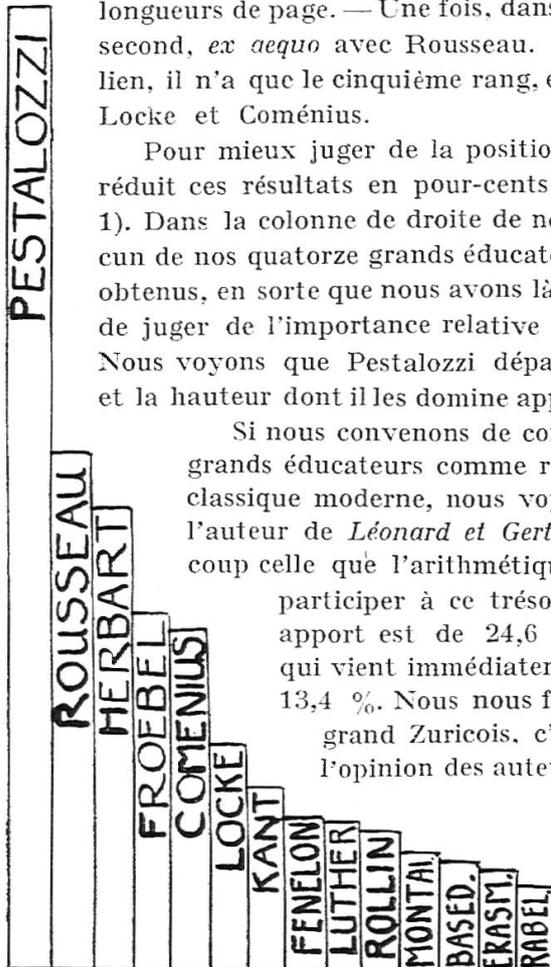


Fig. 2.

II

Les chiffres ci-dessus, dans leur sécheresse, — et peut-être, justement, — cause de cette sécheresse même, — ne sont-ils pas bien précieux ? Ils nous montrent, à leur manière, que l'hommage que nous allons rendre au héros de Stans et d'Yverdon n'est pas dicté seulement par la piété envers un homme qui a beaucoup aimé et beaucoup souffert, mais qu'il est fondé dans la valeur objective de son œuvre éducative. Ils expriment le verdict impartial de sept auteurs contemporains compétents, appartenant à six pays divers.

Quand je constate combien a grandi encore, avec le recul, la figure de Pestalozzi, et que je songe à toutes les méfiances, à toutes les incompréhensions,

à toutes les calomnies, à toutes les railleries qu'il a rencontrées sur son chemin, sans parler de l'ingratitude, je ne puis me défendre de penser que la meilleure manière d'honorer sa mémoire, ce ne sera pas tant de lui adresser — cent ans trop tard ! — des discours élogieux. Mais que ce sera surtout, par un juste retour sur nous-mêmes, de faire notre profit de la leçon que nous donnent l'histoire de ses déboires et la vision de sa gloire posthume. Célébrer Pestalozzi, oui, mais en se préparant à combattre, avec plus d'acharnement que jamais, pour les idées qu'il a semées, et qui sont loin d'avoir toutes triomphé ! Car si, depuis cent ans, nous avons construit de superbes « bâtiments scolaires », sommes-nous certains que ces palais, qui ressemblent parfois à des casernes, n'ont pas été, pour ces idées, comme d'étouffants corselets de pierre qui les ont empêchées de s'épanouir ? Célébrer Pestalozzi, oui, mais en se préparant à faire l'effort — difficile, paraît-il — de juger sans parti pris les idées nouvelles, et de ne pas condamner d'emblée tout ce qui heurte les habitudes. Ah ! les habitudes ! cette « seconde nature » qui ferme les yeux des hommes aux vérités neuves¹, et qui était le grand obstacle barrant la route à son apostolat ; ces habitudes, dont il ne parvenait pas à avoir raison, et qui étaient son grand adversaire. C'est de cette « atmosphère d'erreur » qu'il sentait l'envelopper et déformer ses intentions, cette atmosphère « que ne peuvent pénétrer ni les rayons ardents du soleil, ni la douce lumière de la lune », qu'il a tant souffert !

Est-il impertinent de se demander combien, parmi ceux qui l'applaudissent aujourd'hui, eussent été parmi ses défenseurs s'ils eussent vécu il y a quelque cent vingt ans ? — Question oiseuse, parce que insoluble. Mais voici une manière plus adéquate de la formuler : Combien parmi ses thuriféraires actuels seraient prêts à défendre ses conceptions si tout à coup il revenait parmi nous ? — ou encore, ce qui revient à peu près au même : Combien, après avoir déposé leur laurier sur la tombe du cimetière de Birr, vont-ils s'enrôler parmi les champions de la pédagogie nouvelle ? — Car, ainsi qu'on nous l'a dit, et à juste titre, Pestalozzi avait un siècle d'avance sur son temps, et les vérités pour lesquelles il partait en guerre, ce sont encore celles pour lesquelles on doit se battre aujourd'hui : le respect de la liberté de l'enfant, une pédagogie fondée sur la connaissance des lois naturelles de la croissance, le mépris de l'éducation livresque, en un mot, l'école active...

Personne n'ignore les résistances que rencontrent ces idées ; on y oppose exactement les mêmes arguments, d'ailleurs contradictoires, auxquels se heurtaient les tentatives géniales de Pestalozzi : tantôt on allègue que ces idées ne sont pas nouvelles et qu'on les applique depuis longtemps, et tantôt on déclare qu'elles sont inapplicables !²

En voyant combien nombreux sont ceux qui se préparent à participer à la Fête du centenaire, — autorités, corps enseignant, grand public, — je me réjouis à la pensée que cette foule enthousiaste et convaincue va enfin grossir les rangs, jusqu'ici si clairsemés, des partisans de cette réforme de

¹ R. DE GUIMPS, *Histoire de Pestalozzi*, p. 408. — Rappelons que de Guimps fut un des élèves de Pestalozzi à l'Institut d'Yverdon.

² R. DE GUIMPS, *Op. cit.*, p. 356.

l'éducation pour laquelle Pestalozzi, nouveau Winkelried, a donné sa vie, en entamant le front cuirassé de la routine. Si peu ont passé jusqu'ici par la brèche qu'il a faite ! Sera-ce, maintenant enfin, la victoire ?

Mais j'entends un grincheux, frotté de psychanalyse, rire de ma naïveté. Chacun sait, dit-il, que des gens fort peu enclins à accueillir certaines idées nouvelles se montrent néanmoins très ardents à célébrer celui qui les a promulguées... à condition qu'il soit mort depuis cent ans. Il s'agit là, ajoute-t-il, d'un vulgaire phénomène de compensation ! Ces idées, dont l'individu ne veut pas, mais dont quelque chose en lui lui crie qu'elles sont justes, il les exalte en paroles et en écrits, ce qui le dispense de les réaliser en actes. S'étant persuadé ainsi qu'il a fait quelque chose pour elles, il apaise les reproches toujours indésirables de sa conscience mécontente. La célébration en masse du centenaire de Pestalozzi ne nous garantit donc aucunement que, enfin, la vérité va être en marche !

J'ai prié mon grincheux de se taire. Eh ! pourquoi donc ces soupçons pessimistes ! J'aime mieux faire comme Pestalozzi, qui n'a jamais douté de l'humanité. Son idéal, dont la grandeur apparaît aujourd'hui aux yeux de tous, impose à tous un devoir, auquel nul ne saurait se dérober : tout faire pour le réaliser.

ED. CLAPARÈDE.

PARTIE PRATIQUE

CONCOURS PESTALOZZI

(Une réponse qui n'en est pas une.)

Un concours d'idées pour le centenaire de Pestalozzi ? Mais pourquoi ? J'ai souvent raconté la vie de Pestalozzi à des enfants tant normaux qu'arriérés et jamais je n'ai eu de peine à les intéresser. Les enfants sont plus près que nous de la vérité, et le succès ne leur paraît pas une condition *sine qua non* de sympathie. Quand je raconte au plus anormal de mes anormaux que Pestalozzi donnait à ses orphelins les bonnes pommes de terre et qu'il se gardait les mauvaises, il comprend et il admire...

Non, ce qui me paraît difficile pour être digne de ce grand sujet, c'est moins les idées que l'inspiration.

Après s'être sérieusement documenté, — cela va de soi, — le mieux ne serait-il pas de contempler longuement, chaque jour et tout le jour, ce visage transfiguré par la bonté ; de faire fondre à ce contact bienfaisant notre sécheresse, notre dureté, notre orgueil ; de nous laisser imprégner de bonté ; de puiser cette bonté aux sources où lui l'a puisée : puis de vivre cette bonté jour après jour, avec nos enfants, avec les plus déshérités et les plus difficiles d'entre eux. Ah ! si son immense sympathie pour le peuple opprimé et misérable, pour les pauvres petits enfants peut nous gagner assez pour nous amener — après lui — au sacrifice, à renoncer non seulement à notre superflu, mais à notre nécessaire, alors nous pourrions parler de Pestalozzi. Et son centenaire laissera une trace dans l'histoire de notre peuple, trop attaché aux biens matériels, à la jouissance, au culte de la force. Si, par nous, sa bonté rayonnante peut

rayonner sur d'autres, alors notre peuple le bénira. L'atmosphère de nos écoles — aujourd'hui trop souvent sacrifiées — en deviendra plus sereine, plus profondément bienfaisante, et le petit peuple qui s'y forme vaudra mieux que nous.

Alice DESCOEUDRES.

PESTALOZZI A STANS

(Pour des enfants de 7 à 10 ans.)

Aujourd'hui 17 février 1927, les écoliers de toute la Suisse célèbrent un anniversaire, celui de Henri Pestalozzi. Pourquoi le célébrer aujourd'hui ? Il y a cent ans que Pestalozzi est mort, c'était le 17 février 1827. Nous voulons aussi, nous qui faisons partie de la grande famille des écoliers suisses, rappeler la vie de ce grand ami des enfants. Je vais vous raconter ce qu'a fait Pestalozzi pour les orphelins que vous venez de regarder sur ce tableau.

Il y a plus de cent ans la guerre dévastait notre pays. Les vallées situées au centre de la Suisse, près du lac des Quatre-Cantons, avaient eu leurs chalets et leurs fermes incendiées. Les récoltes avaient été détruites. Aussi nombreux étaient les montagnards qui n'avaient pas de quoi manger. Et les enfants, ces pauvres petits, ce sont bien eux qui étaient le plus à plaindre. Des dizaines avaient perdu leur père ; leur père et souvent aussi leur mère ! Que faire, alors qu'on n'a plus ni papa, ni maman, quand on est orphelin ? Vagabonder d'une ferme à une autre, mendier ici ou là le pain et la soupe qu'on veut bien vous donner ! Je suis certain qu'il en est mort plus d'un de ces enfants, découragés, affamés, les yeux remplis de larmes.

Comment sauver ces orphelins de la mort ?

Il se trouva un homme décidé à s'occuper de ces malheureux. Il avait plus de cinquante ans ; de nombreux chagrins avaient ridé profondément son front. Mais son cœur était jeune, compatissant. Il voulut réunir le plus possible de ces enfants dans une maison pour faire de ces abandonnés sa famille, dont lui serait le papa. Cet homme était Henri Pestalozzi.

* * *

Approchons-nous de cette maison des orphelins. Elle se trouve à Stans. C'est au mois de décembre. Il fait très froid. Chaque jour arrivent de nouveaux petits groupes d'enfants. La plupart sont maigres, pâles. Leurs regards sont tristes. Plusieurs ont la tête ou les pieds bandés. On dirait qu'ils tremblent de peur : « Que va-t-on faire de nous ? se demandent-ils. — Nous mettre dans cette maison ! »

Pestalozzi est sur le seuil de la porte. Il serre tendrement la main de chacun de ces petits. Pour chacun il a une parole douce :

— Comment t'appelles-tu ?

— Gaspard Stier.

— Quel joli nom ! — Et toi, comme tu as mal au pied, pauvre ! Entre pour que je te soigne.

— Bonjour fillette ! Pourquoi trembles-tu ?

— Je n'ai pas mangé depuis hier et j'ai froid.

— Viens, je suis sûr que je trouverai encore de quoi te donner à manger !
Et tous entrent, petits et grands, garçons et fillettes, dans la maison de Pestalozzi.

* * *

Jour après jour la famille s'agrandit, et bientôt une soixantaine d'enfants vécurent sous le même toit. Quelle grande famille !

Les premiers temps il y eut bien à faire. Il fallait laver toutes ces petites figures, rapiécer les habits, soigner bien des malades et souvent, hélas ! punir de mauvais drôles pour leur désobéissance. Et puis, ils avaient très faim, ces petits. Quels plats il fallait préparer pour une si grande tablée !

Pestalozzi, aidé d'une domestique, s'occupa de tout ce petit monde. Toujours le premier levé et le dernier couché de la maison, il allait et venait sans trêve, ni repos.

* * *

Mais il ne suffisait pas de nourrir ces enfants ; il fallait penser à leur avenir. Que deviendraient-ils plus tard, eux qui n'avaient plus ni papa, ni maman ? Apprendre un métier ! Oui, mais qui le leur apprendrait ? Ne faudrait-il pas dans tous les cas savoir lire, écrire et compter tant soit peu ? Dans ce temps-là ; les enfants n'étaient pas gâtés. Rares étaient ceux qui pouvaient aller plusieurs années à l'école. Chaque village n'avait pas la sienne, et les enfants des pauvres, on les laissait le plus souvent dans leur misère.

Pestalozzi voulait les instruire. Il désirait leur apprendre à lire, à écrire, à compter et à travailler de leurs doigts. Aussi, matin et après-midi, ces soixante enfants se réunissaient dans une grande salle.

Comme elle vous étonnerait la classe de Pestalozzi !

Elle était allongée et au milieu se trouvait une grande table. Les enfants étaient assis tout autour. Quoique nombreux et serrés, ils travaillaient avec une joie et un soin qui feraient peut-être rougir plus d'un de vous. C'est qu'ils étaient fiers ces garçons et ces filles d'apprendre l'A, b, c et l'écriture. Leur figure s'était toute transformée depuis le jour où ils avaient été reçus. Ils voulaient apprendre ! Ils voulaient devenir des hommes. Tous, grands et petits, s'encourageaient. Assis trois par trois, ils s'entraidaient, s'instruisaient les uns les autres, car le maître ne pouvait pas s'occuper de chacun à la fois. Voici un grand de dix ans, les bras passés autour du cou de ses deux camarades de droite et de gauche, qui lit très lentement des lettres. Il prend bien soin de leur faire répéter ce qu'il leur dit. Voilà un autre petit groupe acharné sur des calculs. D'autres plus loin dessinent sur des plaques d'ardoise que Pestalozzi a eu l'idée d'employer pour ses élèves.

Le maître, le bon Pestalozzi, allait des uns aux autres, leur apprenant à dessiner un chiffre, à tracer une lettre, à faire un calcul. S'il s'asseyait, toute une grappe d'enfants l'entouraient, qui sur ses genoux, qui même sur son dos. Ah ! comme ils l'aimaient leur papa Pestalozzi ! Cela se voyait dans tous les yeux clairs et illuminés.

* * *

Les plus belles heures étaient les soirées. Comme des oisillons qui se blottis-

sent près de leur mère, ces petits aimaient à se grouper autour de Pestalozzi qui leur parlait paternellement.

Un soir, il leur dit : « Je viens d'apprendre une triste nouvelle. Le village d'Altdorf est brûlé. Toutes les maisons sont détruites. En ce moment cent enfants sont sans asile, sans pain et sans habits, comme vous l'étiez il y a quelques semaines. Que voulez-vous faire pour eux ? Voulez-vous que nous en fassions venir une vingtaine dans notre maison ?

— Oh ! oui, répondirent d'un même cœur les enfants.

— Mais, reprit Pestalozzi, pensez-vous pourtant à ce que vous demandez ? Notre maison n'a pas autant d'argent que nous voulons et il n'est pas sûr qu'à cause de ces pauvres enfants on nous en donnera plus que maintenant. Peut-être devrez-vous travailler davantage, être moins bien nourris et partager vos habits avec ces pauvres enfants. Ne dites donc pas que vous voulez qu'ils viennent si vous n'êtes pas disposés à supporter volontiers toutes ces conséquences de leur arrivée.

Les enfants demeurèrent fermes dans leur décision.

— Oui, dirent-ils, nous voulons travailler davantage, manger moins et partager nos habits avec ces enfants. Oui ! nous serons contents qu'ils viennent.

Quels bons cœurs ils ont ces petits orphelins de Stans ! Reconnaissez-vous dans leurs réponses les misérables enfants qui étaient entrés les premiers jours dans la maison de Pestalozzi ? Comme ils paraissent confiants, ouverts, résolus !

* * *

La soirée passée, alors que chacun gagnait sa place pour dormir, Pestalozzi allait dans la chambre des malades. La nuit est toujours un peu triste. On se sent seul. Aussi quelle joie pour les petits de voir entrer leur papa Pestalozzi ! Il causait avec eux, caressait celui qui se plaignait, prenait dans ses bras celui qui pleurait comme l'eût fait une maman.

Et puis, quand le calme naissait, tous joignaient les mains, présentaient à Dieu leur prière, lui demandant de bénir la maison des orphelins, de donner aux malades la guérison.

* * *

Malheureusement pour Pestalozzi et pour ses enfants, l'orphelinat de Stans dut se fermer après quelques mois. La guerre avait repris et on avait besoin de la maison pour y installer une infirmerie. Les enfants furent recueillis dans des familles et Pestalozzi quitta Stans.

* * *

Vous vous rappelez comment étaient entrés ces orphelins. Sont-ils les mêmes quelques mois plus tard ? Qu'est-ce qui a changé en eux ? Pourquoi cette joie, ce goût à l'étude ?

Oui, Pestalozzi les a aimés de tout son cœur. Il s'est dévoué pour eux sans compter. Comme les caresses du soleil entr'ouvrent les bourgeons, ainsi l'amour a miraculeusement ouvert ces petits cœurs.

Et vous aimez-vous Pestalozzi ? Voudriez-vous être de ses enfants ?

Vous serez vous-mêmes de ses enfants, chaque fois que vous aiderez un pauvre, secourrez un faible, réjouirez un malade.

Si vous pouviez aller demander à ce grand ami des enfants, comment il a transformé ces orphelins de Stans, il vous répondrait : « Mon ami, fais tout pour les autres et rien pour toi-même ! »

H. JEANRENAUD.

POUR LE NEUHOF

Le Comité du centenaire a demandé au peuple suisse de réserver au Neuhof une part des collectes qui seront faites le 17 février. Pour expliquer cette demande, la Fondation du Neuhof a publié en allemand une brochure, fort attrayante par son contenu et par ses illustrations, que nous pensons bien faire de résumer ici.

Le Neuhof a tenu dans la vie de Pestalozzi une place unique. Après avoir fait bâtir cette maison, il y est entré quinze mois après son mariage au printemps de 1771. C'est là qu'a grandi son seul fils, Jaqueli, là que s'est éveillée en lui sa vocation d'éducateur. C'est au Neuhof qu'il a rassemblé pour la première fois autour de lui des enfants pauvres, qu'il a vu arriver la bonne Elisabeth, qu'il a écrit *Léonard et Gertrude*, que sont venus le chercher les honneurs que lui valut ce roman, le décret de l'Assemblée nationale, en particulier. C'est de là qu'il est parti pour Stans : il avait passé dans la plaine de Birr presque trente ans déjà. Il en laisse passer plus de vingt-cinq sans presque y revenir. Pourtant c'est là que Jaques mourait et que sa veuve commençait l'éducation du petit Gottlieb.

C'est au Neuhof que Pestalozzi se réfugie en 1825, là qu'il ambitionne de rouvrir encore une école de pauvres et qu'il passe la dernière année de sa vie. Ce qu'il dit dans son testament marque bien la place que cet endroit tenait dans son cœur :

« A mon cher Neuhof, si durement acheté, se sont rattachés pendant un demi-siècle presque tous les efforts de ma vie. Conserver ce bien à mes arrière-petits-enfants pour qu'il soit un lieu de sage bienfaisance et de philanthropie, c'est un vœu que j'ajoute ici dans une pensée de confiance paternelle. Je me plais à penser que les miens seront aussi heureux que moi de conserver mon bien comme bien familial et que mon vœu pourra ainsi être satisfait. »

Hélas ! quinze ans plus tard déjà, Gottlieb, infidèle aux dernières volontés de son grand-père, vendait le bien de famille, qui, en un demi-siècle, changera huit fois de propriétaire.

Pourtant le désir de consacrer ce lieu même à l'éducation d'enfants pauvres restait comme présent dans la conscience publique. Il y eut en 1833 une décision du Grand Conseil argovien, mais les moyens financiers firent défaut. En 1845 l'idée fut reprise, mais les dissensions politiques de l'époque l'empêchèrent d'aboutir : l'argent collecté fut consacré à la fondation de l'orphelinat d'Olsberg, près Rheinfelden.

(A suivre.)

P. B.

Ce numéro spécial de l'Éducateur est en même temps le N° 116 de l'Intermédiaire des éducateurs.

ÉCOLES NORMALES

Examens d'admission en 1927

Ils sont fixés du 4 au 8 avril. Inscriptions auprès de la Direction **jusqu'au 10 mars**. Pour les conditions d'admission, le programme et les pièces à produire, voir la **Feuille des Avis officiels** des 1^{er}, 18 février et 1^{er} mars, ou le **Bulletin officiel du Département de l'Instruction publique de février**.



HORLOGERIE de PRÉCISION

Bijouterie fine Montres en tous genres et Longines, etc. Orfèvrerie
Réparations soignées. Prix modérés. argent et argenté.

Belle exposition de régulateurs.

Alliances en tous genres, gravure gratuite.

E. MEYLAN - REGAMEY

11, RUE NEUVE, 11

LAUSANNE

TÉLÉPHONE 38.09

10 % d'escompte aux membres du Corps enseignant.

o o Tous les prix marqués en chiffres connus. o o

Je cherche à placer ma fille de seize ans en

ÉCHANGE

ou éventuellement comme **demi-pensionnaire** en vue d'apprendre la langue française à fond.

E. Gætz, professeur à l'École secondaire, **Erstfeld** (Uri).

10

INSTITUTEURS, INSTITUTRICES

recommandez les maisons ci-dessous et faites-y vos achats.

BONNETERIE — MERCERIE

LAINES

SOIES

COTONS

OUVRAGES A BRODER
ET TOUTES
FOURNITURES, etc., etc.

WEITH & Cie

27. RUE DE BOURG
LAUSANNE
FONDÉE EN 1859

N'OUBLIEZ PAS QUE LA

TEINTURERIE LYONNAISE

LAUSANNE (CHAMBLANDES)

vous nettoie et teint, aux meilleures conditions, tous les vêtements défraîchis.

PUBLICITAS

RUE PICHARD 3

S. A.

LAUSANNE

LIBRAIRIE PAYOT

Lausanne — Genève — Neuchâtel — Vevey — Montreux — Berne

ALMANACH PESTALOZZI**1927****Edition du Centenaire**LE LIVRE FAVORI DE
LA JEUNESSE SUISSEContient des centaines d'illustrations
intéressantes.

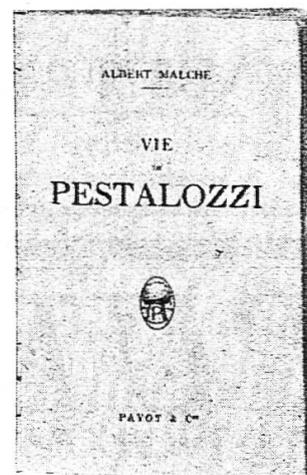
Edition pour jeunes filles Fr. 2.50
 Edition pour jeunes garçons » 2.50

VIE DE PESTALOZZI

PAR

Albert MALCHEProfesseur
à l'Université de Genève.

1 volume in-16 broché,
 avec neuf illustrations,
 Fr. 3.50.





L'ÉDUCATEUR

ORGANE

DE LA

SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

ET DE L'INSTITUT J. J. ROUSSEAU

PARAIT TOUS LES 15 JOURS, LE SAMEDI

RÉDACTEURS :

PIERRE BOVET

Florissant, 47
GENÈVE

ALBERT CHESSEX

Chemin Vinet, 3
LAUSANNE

COMITÉ DE RÉDACTION :

J. TISSOT, Lausanne.

H.-L. GÉDET, Neuchâtel

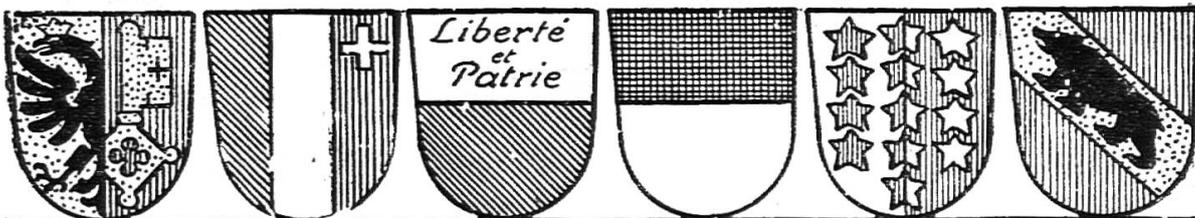
J. MERTENAT, Delémont

R. DOTRENS, Genève.

LIBRAIRIE PAYOT & C^{ie}

LAUSANNE - GENÈVE - NEUCHÂTEL

VEVEY - MONTREUX - BERNE



ABONNEMENTS : Suisse, fr. 8. Etranger, fr. 10. Avec *Bulletin Corporatif*, Suisse, fr. 10. Etranger fr. 15.

Gérance de l'Éducateur : LIBRAIRIE PAYOT & Cie. Compte de chèques postaux II. 125. Joindre 30 cent. à toute demande de changement d'adresse. Pour les annonces, s'adresser à PUBLICITAS S. A., Lausanne, et à ses succursales.

SUPPLÉMENT TRIMESTRIEL : BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

ÉDITIONS ATAR

11, RUE DE LA DOLE
GENÈVE

Genève, février 1927

MM.

Nous avons l'honneur de vous informer que nous avons remis, dès ce jour, notre *département des éditions* à la LIBRAIRIE PAYOT & C^{ie} S. A., à LAUSANNE.

Cette décision nous est dictée par l'extension de nos branches industrielles et par les temps nouveaux qui exigent, dans l'intérêt de Messieurs les auteurs et éditeurs, la concentration des forces. Il nous est, dès lors, spécialement agréable d'avoir confié l'avenir de notre *département des éditions*, créé et dirigé depuis près de 25 ans, par notre administrateur délégué, M. Victor Pasche, à une maison d'édition aussi honorablement connue et appréciée que la MAISON PAYOT & C^{ie}.

Nous recommandons nos successeurs, MESSIEURS PAYOT & C^{ie}, à nos amis du *département des éditions*, à Messieurs les auteurs et à Messieurs les libraires, qui ont bien voulu nous accorder leur appui et leur confiance pendant un quart de siècle.

Que tous trouvent ici l'expression de notre gratitude et de nos sentiments distingués.

ATAR S. A.

LIBRAIRIE
PAYOT & C^{ie} S. A.

1, RUE DE BOURG, 1
LAUSANNE

Lausanne, février 1927

M.

En nous référant à l'avis ci-dessus, nous avons l'avantage de vous confirmer que nous avons racheté le *département des éditions* de la SOCIÉTÉ ANONYME ATAR, à Genève.

Le fonds d'édition de la Société ATAR sera exploité dorénavant par notre maison. Vous voudrez donc bien adresser à l'une de nos maisons, dès maintenant, vos commandes pour les Editions ATAR.

Veillez agréer, M _____, nos salutations distinguées.

LIBRAIRIE PAYOT & C^{ie}
LAUSANNE — GENÈVE — NEUCHÂTEL
VEVEY — MONTREUX — BERNE

